

Patrimoine d'Ardèche

Bulletin de la Société de Sauvegarde des Monuments Anciens de l'Ardèche

www.patrimoine-ardeche.com



Le château de Rochebonne dominant la vallée de l'Eyrieux. Au fond, la chaîne des sucs, avec notamment le mont Gerbier de Jonc et le Mézenc.

Éditorial

Chers amis,

Vous avez l'habitude de trouver dans votre bulletin trimestriel le compte rendu de nos différentes sorties. Ce numéro ne fait pas exception, en vous présentant deux visites, l'une dans la pittoresque région des Boutières, autour de Saint-Martin-de-Valamas, l'autre à Langogne, petite ville du Gévaudan qui a eu des liens historiques avec le Vivarais. Mais ce bulletin présente aussi une contribution sortant de l'ordinaire, un article de l'Architecte des Bâtiments de France en Ardèche sur les toitures. Vous y trouverez des informations sur la tuile canal et des conseils techniques pour la mise en œuvre de ce matériau traditionnel.

Cet article est pour moi l'occasion de souligner l'importance que la Sauvegarde attache au rôle de celui que l'on nomme souvent l'ABF. Dans la collaboration régulière et de longue date que nous avons avec les titulaires successifs de ce poste, notamment pour l'examen technique des projets de restauration que nous proposons au Conseil général, nous apprécions leur compétence et leur ouverture. L'ABF se révèle un conseiller et un soutien précieux dans notre mission commune en faveur du patrimoine ; sa vigilance et ses avis concourent à la valorisation de nos villes et villages, trop souvent victimes de l'ignorance, du mauvais goût et du laxisme.

En ce qui concerne notre calendrier, il y a, bien sûr, dans les tout prochains jours, notre assemblée générale, qui se tiendra cette année,

par souci d'équilibre géographique, dans le sud du département. À cette occasion, nous soumettrons à votre approbation l'admission d'un nouveau membre au Conseil d'Administration, voire de plusieurs si, par chance, d'autres adhérents font acte de candidature.

Cette journée nous donnera aussi la chance de découvrir ou de revoir des monuments et des villages chargés d'histoire tandis qu'avril leur offrira un écrin printanier.

Ne doutant pas de votre attachement à votre association, j'espère le grand plaisir de vous accueillir très nombreux à cette importante rencontre et vous assure de mon engagement déterminé et de mon amitié.

*Le président,
Pierre COURT*

Sommaire

- p. 2 - À la découverte des monastères de la Montagne : Visite de Langogne*
- p. 4 - Les Rendez-vous de la Sauvegarde : Saint-Martin-de-Valamas*
- p. 7 - La vie des associations : « Résurrection » de la Tour de Brison »*
- p. 10 - La tuile-canal : un patrimoine menacé*
- p. 12 - Calendrier des prochaines sorties*

- Deuxième colloque sur les monastères de la Montagne (septembre 2012 à Notre-Dame des Neiges)

À la découverte des monastères de la montagne

Visite de Langogne (Lozère) - 4 septembre 2011

Nous venions de consacrer deux journées de colloque « À la découverte des monastères de la Montagne », ces hautes terres administrativement écartelées entre trois provinces d'hier, Gévaudan, Velay et Vivarais et trois départements d'aujourd'hui appartenant à trois régions. Les établissements monastiques du Velay et du Vivarais ayant eu la quasi-exclusivité des communications présentées, nous avons choisi de consacrer à Langogne, en Gévaudan, la demi-journée de visite prévue en fin de colloque. Langogne, née à la fin du ^xe siècle autour d'un prieuré bénédictin et rapidement devenue un bourg commerçant actif au confluent de l'Allier et du Langouyrou, sur le « chemin de Régordane ». Cette ancienne voie de commerce reliant Le Puy au port de Saint-Gilles fut particulièrement fréquentée aux ^{xii}e et ^{xiii}e siècles, quand les conditions climatiques favorisaient l'agriculture, entraînant le développement des villes. On construisit alors des ponts, on pava les passages difficiles. Puis vint une période de déclin, avec le retour d'un climat plus rude, avant un regain d'intérêt du ^{xviii}e siècle, pour l'acheminement de l'artillerie royale. Aujourd'hui, pèlerins et randonneurs ont remplacé marchands et militaires sur ce qui est devenu le GR 70.

En allant de Notre-Dame des Neiges à Langogne, nous relierions également deux haltes d'une autre voie célèbre, le « chemin de Stevenson », parcouru en 1878 par l'écrivain écossais qui relata son voyage avec une ânesse, du Monastier-sur-Gazeille à Saint-Jean-du-Gard, dans un ouvrage resté célèbre.

L'église prieurale et le cœur de ville

À Langogne nous sommes accueillis par Jean Chaize, enseignant qui se présente modestement comme un « passeur d'histoire » et qui sera notre guide pour la visite de l'église et du centre historique.

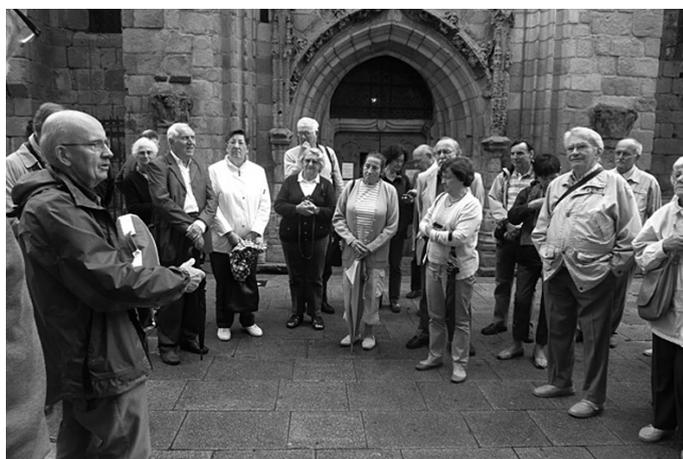
L'église est le monument le plus ancien et le plus intéressant de la ville. Un premier édifice, dédié aux saints jumeaux Gervais et Protais, a été fondé ici en 998 par Étienne, vicomte de Gévaudan, et donné en 999 à l'abbé de Saint-Chaffre pour qu'il fonde un monastère. Cette donation étant accompagnée du legs de domaines agricoles en Gévaudan et Vivarais, le prieur et seigneur de Langogne, nommé par l'abbé, possédait ainsi douze bénéfices en Vivarais, dont l'église Saint-Théofrède de Faugères.

L'édifice que nous voyons aujourd'hui est l'église romane rebâtie par les moines au ^{xiii}e siècle et fortement remaniée par la suite. Il avait été partiellement détruit en 1568 par une troupe protestante venue d'Alès sous la conduite de Mathieu Merle, qui avait pillé et saccagé la ville et le monastère. Au début du ^{xvii}e siècle, le chœur fut reconstruit avec un chevet plat. Entre 1872 et 1875, il fallut agrandir l'édifice, devenu insuffisant pour la population. Le clocher actuel a été édifié en

1830, le précédent ayant été détruit par un incendie en 1784. La façade ouest, la plus intéressante, est bâtie en moellons de grès alternant avec des éléments volcaniques sombres. Son portail de grès jaune en accolade, inscrit dans un arc en anse de panier surmonté d'une baie flamboyante, a remplacé le portail roman dont ne subsistent aujourd'hui que deux colonnes tronquées de part et d'autre.

L'intérieur apparaît massif, austère et sombre ; les murs sont de pierre foncée et les fenêtres hautes ne diffusent qu'avec parcimonie la lumière d'une journée grise. Cette ambiance était peut-être rassurante pour les habitants qui jadis se rassemblaient là, y tenant même le marché par les jours de grand froid, et pour les pèlerins qui passaient la nuit sur la paille étalée à leur intention.

La nef à trois travées est voûtée en berceau, comme les bas-côtés, très étroits. Les chapiteaux, de facture rudimentaire, sauf deux, sont décorés de feuillages ou de scènes historiées



Devant l'église. À gauche, M. Jean Chaize

sur le thème du péché (la luxure figurée par une femme mordue aux seins par deux serpents¹) ou de la protection divine (anges protégeant contre les démons des âmes figurées comme de petits corps nus). Dans l'angle sud-ouest, on descend par quelques marches dans la chapelle de Notre-Dame de Tout Pouvoir, voûtée d'ogives, qui daterait du ^{xv}e ou du ^{xvi}e siècle. C'est de là que partait un passage

souterrain vers les bâtiments monastiques, ce qui explique sa position en contrebas. Elle doit son nom à la statue de Vierge à l'Enfant qui s'y trouve aujourd'hui et que l'on promène dans les rues de la ville le premier dimanche de juin. Cette statue assez rustique est faite d'un billot de bois sans bras ni jambes, d'où émergent deux têtes, sur le modèle de la Vierge noire du Puy. Comme cette dernière, elle a le corps entièrement couvert d'un vêtement que l'on change régulièrement. D'âge incertain (^{xviii}e siècle ?), elle a été repeinte au début du ^{xx}e siècle.

Revenant sur nos pas, nous retrouvons la place des Moines, où s'élevait jadis le monastère jouxtant l'église, dont ne subsistent, outre la trace dessinée sur le sol, que d'infimes vestiges du



Notre-Dame de Tout Pouvoir

1- Le même motif figure sur un chapiteau du portail de l'église de Coucouron. On peut en trouver la photographie dans *Patrimoine d'Ardèche*, N°6, avril 2008.

cloître : deux arcades prises dans la façade d'une maison et la plaque marquant l'emplacement du puits central.

La place circulaire est bordée de hautes et belles maisons anciennes où l'on peut voir quelques têtes sculptées et des écussons portant des dates vénérables : 1605, 1617... Sous le rebord de leur toit à génoise, plusieurs de ces maisons ont gardé une poulie qui servait à hisser les marchandises entreposées dans le galetas, foin ou salaisons. Au rez-de-chaussée, les anciennes boutiques ont été transformées en garages.

Le cœur de ville, disposé en cercle autour de cette place, constitue une « circulade » qui a été entourée, au XII^e siècle, de remparts renforcés de cinq tours et percés de deux portes, localement préservés.

À l'extérieur des remparts

Franchissant la porte sud, nous traversons le boulevard circulaire, installé sur les anciens fossés, comblés au début du XVIII^e siècle, et nous suivons la rue du Vieux Pont, bordée d'anciennes maisons dont l'une, où l'on payait jadis le péage, près du pont, est appelée « la maison du juif ». À cause de l'étoile sculptée sur la façade ? Mais cette étoile n'a que cinq branches. En face, une autre vieille maison présente aux passants une sculpture réaliste localement appelée « lou cagaïre ». Un érudit du siècle dernier a suggéré que l'exhibition de cet homme accroupi et déculotté était une invitation à se purifier avant d'entrer en ville. Le vieux pont de 1563 franchit le Langouyrou qui prend sa source en forêt de Mercoire et actionnait jadis moulins bladiers, moulins à foulon et martinets à battre le cuivre. Le débit abondant de cette rivière témoigne de la richesse en eau de la Lozère, raison pour laquelle ce département avait d'abord reçu le nom de « département des sources » après la Révolution.

Au-delà du pont, le vieux chemin continuait plein sud, vers Luc et Nîmes, laissant sur la droite la forêt de Mercoire, au cœur de laquelle vivait jadis une abbaye de moniales cisterciennes, placée sous la juridiction de l'abbé de Mazan, dont les bâtiments subsistants sont aujourd'hui reconvertis en ferme. Cette forêt faisait partie du territoire parcouru de 1764 à 1767 par la terrible « bête du Gévaudan » dont la première attaque blessa une femme aux portes de Langogne et la seconde tua une adolescente à Saint-Étienne-de-Lugdarès, prélude à une période de terreur où plus de 100 personnes allaient perdre la vie.

Près de la porte sud, la halle aux grains, une des plus grandes de France, a été construite par le prieur à l'extérieur des remparts, au moment où la ville débordait de son enceinte. Soutenue par 14 robustes piliers, ses dimensions soulignent l'importance de l'activité commerciale de Langogne où s'offraient céréales, produits fermiers, cuirs et laines du pays, châtaignes des Cévennes, sel, huile et vin du Midi, ainsi que des plantes tinctoriales : pastel, garance, genêt. Des changeurs se tenaient aux quatre coins de la halle, car, avant la Révolution, monnaies et unités de mesure variaient avec les

régions. Aujourd'hui cette halle abrite le marché hebdomadaire.

Dans la ville qui se targue de conserver le « chef » de Gargantua et dont les foires duraient autrefois plusieurs jours, la gastronomie fait une large place à la charcuterie et privilégie les plats roboratifs comme la « maôche » (estomac de porc farci) et les « manouls » (panse, tripes et pieds de mouton).

Continuant notre tour des remparts, nous passons au pied d'un ancien quartier de dentelières. Lorsque l'activité lainière déclina, vers 1880, beaucoup de femmes de la région se tournèrent vers la fabrication artisanale de la dentelle de coton, la fameuse « dentelle au carreau ».

Un musée vivant, la filature des Calquières

Certains d'entre nous veulent enrichir leur journée d'une expérience originale : voir des machines plus que centaines élaborer sous leurs yeux un fil de laine à partir de la toison du mouton. La filature des Calquières, dont le nom rappelle qu'elle a remplacé une tannerie, les calquières ou chauchières étant les bassins où l'on travaillait les peaux à la chaux, est installée en bordure du Langouyrou qui actionnait ses mécanismes. C'est aujourd'hui un musée vivant où fonctionnent à la force de l'eau, à partir d'une roue à aube en mélèze, bois



La halle

réputé imputrescible, des machines datant du XIX^e siècle. Les étapes de la préparation du fil de laine se succèdent sur les trois niveaux du bâtiment. En bas, la laine brute est décrottée, lavée et mise en bourre par battage. Au-dessus, des cardes nappeuse, bobineuse et fileuse présentent les trois stades d'élaboration du fil. Mais c'est à l'étage supérieur que se trouve ce qui faisait la fierté de la filature, une machine anglaise de 1850, la « Mull Jenny », qui, avec son large charriot coulissant sur trois rails, faisait le travail de 20 cardes fileuses traditionnelles. Le fil des bobines passait ensuite à la retordeuse qui le renforçait par torsion. La filature travaillait trois couleurs naturelles de laine, le blanc, le biset et le burel (noir), qu'elle pouvait éventuellement mélanger.

La filature des Calquières est l'un des trois édifices de Langogne protégés au titre des monuments historiques, avec l'église et la halle aux grains. Elle est un témoin du grand passé lainier de la Lozère, département où, dit-on, il y avait trois fois plus de moutons que d'habitants et qui exportait ses burates, cadis, serges et autres étoffes dans toute l'Europe, jusqu'à Saint-Petersbourg. Un patrimoine qui rappelle que « la laine habille l'homme depuis 12 000 ans ».

Bibliographie

- GIRAULT Marcel, *Le chemin de Régordane*, éd. Lacour, Nîmes
- SAINT-JEAN Robert et NOUGARET Jean, *Vivarais Gévaudan romans*, Zodiaque, 1991
- STEVENSON Robert-Louis, *Voyage avec un âne dans les Cévennes*

Pierre COURT

Les Rendez-vous de la Sauvegarde

Saint-Martin-de-Valamas (13 octobre 2011)

Un moulin à Rimande

La race des meuniers est elle éteinte ?

Vous vous rappelez, dans les *Lettres de mon moulin* : « Ce sont les lapins qui ont été étonnés ! ... Depuis si longtemps qu'ils voyaient la porte du moulin fermée... ils avaient fini par croire que la race des meuniers était éteinte... »



Le hameau de Rimande

Eh bien, ces meuniers dont parlait Alphonse Daudet, nous les avons trouvés à côté de Saint-Martin-de-Valamas, au hameau de Rimande, où Adrien Fraysse et son fils entretiennent toujours le moulin familial blotti au fond de la vallée.

On accède à Rimande par une route étroite et pentue qui descend vers le hameau dont les maisons anciennes ont gardé en partie leurs toits de lauzes. Nous sommes sur la rivière Rimande, à la limite de deux départements (la Haute-Loire est toute proche) et de trois communes ardéchoises : la Chapelle-sous-Chanéac, Saint-Julien-Boutières et Saint-Clément. De l'autre côté du pont nous découvrons le petit bâtiment du moulin et son bassin d'alimentation où barbote un canard.



Rimande - Le musée

Nous avons été reçus par les propriétaires et par M. Dugua, président des Amis de Rochebonne, un très bon connaisseur

de l'histoire de cette partie des Boutières.

Les adhérents de la Sauvegarde, familiers des moulins, ont retrouvé là un ensemble très complet, encore en état de marche ; le moulin a en effet fonctionné jusqu'en 1952 avec la famille Fraysse, qui le fait visiter aujourd'hui à la demande. Le rez-de-chaussée du bâtiment est occupé par l'installation de meunerie ; on y voit les deux meules en silex formées de plusieurs morceaux collés entre eux, avec leur trémie d'alimentation en grain, le système qui permet de soulever la meule supérieure quand il faut retravailler les meules usées, les engrenages et bandes transporteuses à godets, le trieur à farine (un cylindre en légère pente où la taille des mailles du tissu augmente du début à la fin : la farine fine passe en premier, les qualités plus grossières ensuite), etc.

À côté de cette installation ont été rassemblés les outils très divers qui jalonnaient la vie des paysans d'autrefois : *besse* (la



Moulin de Rimande - Les meules

hotte du paysan), outils de sabotier (*eysson, croque*), rabots divers, machines à faire les cordes, à remplir les saucissons, araire, etc.

Au sous-sol se trouve la turbine hydraulique de marque Canson¹ qui fournit l'énergie aux diverses installations. Elle est originale en ce sens qu'il s'agit d'une roue horizontale avec des ailettes sur lesquelles arrive latéralement l'eau sous pression ; l'axe de transmission est donc vertical et peut actionner directement les meules pour le grain situées au-dessus ou, par un jeu de courroies, le moulin à huile. Pendant la dernière guerre, le moulin a même fourni de l'électricité grâce à une génératrice actionnée par le mécanisme hydraulique.

M. Fraysse nous explique la fabrication de l'huile de noix : broyage dans le *moulaton*, un petit moulin en pierre, par une meule verticale, mélange avec de l'eau, chauffage sur un brasero, pressage dans un sac en toile avec une presse très simple mais efficace où l'effort de pression est exercé par des coins en bois enfoncés à coup de maillets. Dans ce petit moulin en pierre, on pouvait aussi écraser des pommes, faire de l'orge perlé, etc.

1- Information Colette Véron

La création de l'association des Amis de Rimande a permis de remettre en état la digue endommagée par une grosse crue dans les années 1990 ; le four banal a été restauré en 1993. Nous pouvons aussi admirer les maisons typiques de



De gauche à droite : MM. Court, Dugua, Champelovier et Le Bon.

ce vieux hameau encore habité en permanence par deux ou trois familles.

Avant de quitter Rimande, M. Dugua nous retrace l'histoire du moulin depuis le XVII^e siècle. La famille Du Gua, puis Dugua, était établie là depuis 1445 et M. Adrien Fraysse est le neveu du dernier meunier Dugua.

Note historique

Le moulin de Rimande remonte au moins au XVI^e siècle puisque nous avons retrouvé des documents qui mentionnent divers événements comme la sécheresse de 1504 qui commença au mois de mars et qui causa une grande disette de grains. En 1498, Jean Dugua habite Rimande. Son fils, autre Jean, qualifié de prêtre en 1545, reçoit la cure de Saint-Martin-de-Valamas en 1566. Il est sans doute le fils aîné, puisqu'il hérite du moulin et le transmet presque aussitôt à l'un de ses neveux, autre Jean Dugua. Une transaction rappelle la donation en indiquant que les frères et sœurs pourront venir « moudre gratuitement leurs grains au moulin ». En 1559, nouvelle transaction, mais tout en soulignant la gratuité pour les frères et sœurs pour le « droit de mollée », ceux-ci devront dorénavant participer aux frais de réparation du moulin. Douze générations de meuniers se sont succédé à Rimande. La famille Dugua avait aussi la gestion du four qui se trouve au milieu du village. Cette famille, soutenue par les seigneurs de Châteauneuf-en-Boutières, eut de nombreux démêlés avec les seigneurs suzerains de Chanéac, le moulin étant sur leur juridiction. Ils furent aussi souvent en procès avec les prêtres et prieurs de



Rochebonne : vestiges du donjon et de la tour sud.

Saint-Julien-Boutières, refusant de régler les legs de leurs prédécesseurs en faveur de cette église. En 1629, Jacques Dugua s'entêta et refusa de régler 14 livres 10 sols pour une fondation de messes demandée par son grand-père Jean. Un procès fut intenté et un arrangement eut lieu le 4 février 1672 en la Cour du Puy.

À Saint-Martin-de-Valamas, nous retrouvons M. Le Bon, maire et M. Champelovier, président de l'Office de Tourisme, autour d'un apéritif offert par la municipalité dans la salle des voûtes. La commune de Saint-Martin-de-Valamas s'attache à restaurer son patrimoine communal et le bâtiment de l'ancienne école où nous sommes en est la meilleure preuve ; de même elle soutient l'action des Amis de Rochebonne...

Un château triste en Vivarais ?

...et nous partons vers les ruines du château de Rochebonne, objet de tous les soins de cette association et de son président Roger Dugua ; créée en 1980, elle a mené plusieurs campagnes de restauration, en particulier avec des aides de la Sauvegarde.²

L'histoire du château est assez bien connue. Il est mentionné en 1078, date à laquelle Guillaume de Châteauneuf fit une obligation de 5 500 sols à Artaude de Châteauneuf, épouse de Pons de Brion. On en retrouve mention en 1248 ; et en 1273 Pons de Brion vendit à Guillaume de Châteauneuf tout ce qu'il possédait dans le château, la seigneurie et le bourg de Rochebonne. La famille de Châteauneuf se retrouva alors unique héritière.

Pendant les guerres de Religion les seigneurs de Rochebonne furent d'ardents défenseurs des catholiques. Mais le château fut pris plusieurs fois par les protestants entre 1577 et 1595.

La famille de Châteauneuf avait acquis au XVII^e siècle des possessions dans le Lyonnais et le Beaujolais, entre autres à Theizé près du Bois d'Oingt dans le département du Rhône. Et nous aurions pu il y a quelques années entendre parler ici de la marquise de Sévigné, laquelle a écrit dans ses lettres : « il a vu la belle Rochebonne dans le plus triste château de France... ». En fait il s'agit de l'autre Rochebonne, et le nôtre, bien qu'en ruines, ne

nous a pas paru si triste sous le beau soleil automnal !

Le château passa en 1725 à un Châteauneuf, évêque de Carcassonne et fut vendu avant la Révolution à la famille Blanc de Molines. Mais il était décrit depuis longtemps comme menaçant ruine...

Les propriétaires actuels sont nombreux, avec un parcellaire

2- L'Association des Amis de Rochebonne a été présentée dans le N° 8 de *Patrimoine d'Ardeche* sous la plume de son président Roger Dugua.



Rochebonne - Grande tour sud

cadastral très morcelé qui complique beaucoup le travail de l'association.

Depuis la route de Saint-Jean-Roure, nous voyons en contrebas à quelques centaines de mètres le donjon dressé sur son piton.

Le paysage est magnifique, comme il y en a tant dans les Boutières : genêts et landes autour des ruines et, de l'autre côté de la vallée, les sommets du Champ de Mars au Gerbier dominant le versant abrupt

qui descend vers l'Eyrieux que l'on aperçoit 300 mètres plus bas.

Le donjon de forme carrée est la seule partie visible de la route. Son mur nord qui nous fait face est la partie la mieux conservée. Complètement ouvert au sud, considérablement dégradé à l'est, il fera l'objet dans les prochaines années de travaux toujours difficiles à mettre en œuvre à cause de l'abrupt du rocher. Son accès est pratiquement impossible et nous ne ferons que le contourner.

En descendant par un sentier de chèvres, nous découvrons petit à petit l'ensemble important situé en contrebas du piton sur un replat dominant le vide. Ce sont d'abord, vers l'ouest, des annexes au château : chazal nord et chazal sud, qui fermaient l'enceinte de ce côté, il n'en reste que les bases de murs, reprises en 1995 et 2007.

Avec ces communs, la façade sud s'étendait sur plus de 50 mètres de long. Elle correspondait à trois logis flanqués au centre d'une grande tour. Le logis 2, logis central, avait 13 mètres de long sur 5 mètres de large, le grand mur au nord a été rejointé en 2003. La grande tour comportait trois niveaux, dont il reste le mur sud avec deux fenêtres superposées ; des vestiges de cheminées témoignent d'aménagements au XVI^e siècle. L'entrée se situait à l'est dans une partie entièrement disparue. Une pierre portant les armes des Rochebonne a été scellée dans un angle du logis 3.

La chapelle Sainte-Agathe était extérieure au château, à l'est. Ses fondations sont encore visibles et elle n'a pas encore fait l'objet de restaurations.

Nous avons pu ainsi nous rendre compte des gros travaux réalisés grâce au dynamisme de l'association et de ses présidents successifs, travaux en partie soutenus par la Société de Sauvegarde qui continue à avoir sur ce site emblématique des Boutières un œil bienveillant (par exemple celui de Louis de Chazotte, un de nos vice-présidents).

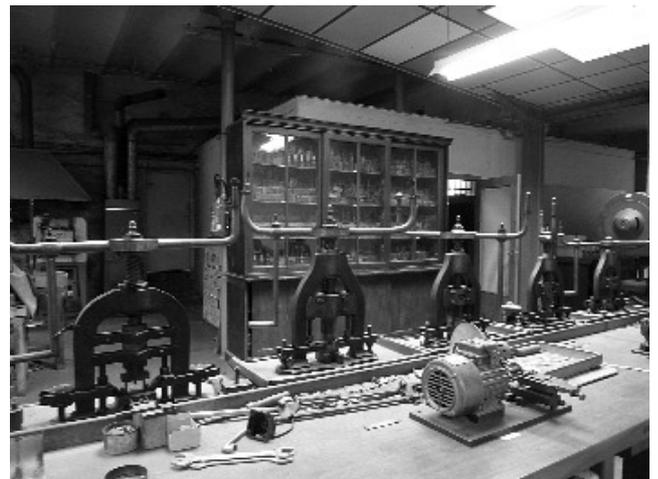
Ardilor et les bijoux Murat

La région de Saint-Martin - Le Cheylard est maintenant appelée « la vallée des bijoux » ; tous les deux ans le festival du bijou organisé dans ces deux communes connaît un grand succès. La Sauvegarde s'intéresse aussi au patrimoine indus-

triel et nous avons donc rendez-vous à l'entrée ouest de Saint-Martin-de-Valamas pour la visite des anciens ateliers Murat, actuellement Ardilor, où nous serons reçus par le gérant, M. Muniern.

C'est vers 1850 que M. Murat, bijoutier parisien, poussé en partie par le désir de faire une carrière politique, vint créer une entreprise dans les locaux actuels d'Ardilor. Le premier directeur en fut Georges Legros qui décida assez vite de prendre son indépendance et créa alors à Saint-Martin et au Cheylard sa propre entreprise, devenue le groupe GL, après l'absorption en 1998 des bijoux « Altesse » (créés en 1905).

Nous pouvons voir ce qu'était une entreprise de ce style avant les modernisations récentes. Ardilor a maintenant une activité de sous-traitance très réduite ; ses locaux et son matériel vont être repris par la communauté de communes



Ardilor, l'atelier.

pour en faire un musée du bijou.

Toutes les maquettes des modèles anciens sont conservées, ainsi que les machines qui travaillaient l'or et l'argent, matières de base. Les machines servaient à étirer les fils à la dimension voulue, à confectionner les mailles, puis les chaînettes, à les graver de motifs variés par pression dans des filières, à cintrer les petites pièces métalliques pour en faire des bracelets, etc. Tout cet équipement encore en état de marche est un témoin des débuts d'une aventure industrielle encore vivante dans la région à travers les bijoux GL.

Bibliographie

- LAFFONT (Pierre-Yves), *Atlas des châteaux du Vivarais (X^e - XIII^e siècles)*, Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes et en Auvergne n° 25, Lyon 2004

- ABRIGEON (Claude d'), « Le château de Rochebonne (Rochebonne en Boutières ; les Châteauneuf de Boutières ; les Châteauneuf de Rochebonne au Moyen Âge ; Rochebonne et Mme de Sévigné ; jusqu'à quand le château de Rochebonne a-t-il été habité ?) », *Les Boutières en histoire*, Bulletin du Comité d'études et de recherches historiques des Boutières, N° 1, 2008, éditions du Roure 43000 Polignac.

- RIOU (Michel), *Ardèche, terre de châteaux*, La Fontaine de Siloé, 2002.

Bernard de BRION

Roger DUGUA

pour la note historique sur le moulin de Rimande

La vie des associations

La « résurrection » de la tour de Brison

Tout a démarré par hasard un dimanche d'août 1989. C'était la « vogue » à Laurac, mais l'après-midi je travaillais dans la maison de mes grands-parents qui jouxte l'église. Des amis de la Drôme passant par là sont venus me dire bonjour. Après avoir stoppé le chantier, nous sommes partis pour boire un verre à la vogue. Mais, après avoir fait cent mètres, arrivés au carrefour au lieu de virer à gauche pour descendre à Laurac, j'ai donné un coup de volant à droite en proposant de faire d'abord un crochet par Sanilhac-Brison d'où l'on a

une très belle vue. Sacré coup de volant ! Vingt-trois ans après, il me poursuit encore... Depuis plusieurs années, je n'étais pas venu à Brison. Arrivé là-haut, j'ai constaté que la tour était de plus en plus délabrée, puis qu'elle était même à l'extrême bord de la ruine totale. L'angle nord-ouest dressant un bras vers le ciel était aussi photogénique que dangereux. L'arête défait le fil à plomb et ses tonnes

de pierres étaient prêtes à basculer... Sur la face sud, à l'emplacement de la porte, il ne restait plus qu'une brèche. La base de la tour n'était donc plus ceinturée. De ce fait, tout le pan oriental du mur sud était en train de basculer dans cette direction. Cette masse de pierres tirait si fort que le mur oriental, malgré ses 1,70 m d'épaisseur, s'était complètement ouvert près de l'axe de la meurtrière. Cette fente de 10 cm de large traversait ce mur et on voit toujours sa trace à l'extérieur. Suite à cet écartement, la clé de voûte de la meurtrière glissait et ne tenait plus que par une dizaine de centimètres. C'est ce qui m'a fait réagir... En effet, le basculement ne pouvait que continuer et la fente s'élargir. Avec deux centimètres de plus, la clé de voûte allait tomber. Ensuite, le reste de la meurtrière serait parti comme un château de cartes. Le peu qui restait de la tour était déjà dans un état lamentable, mais si cet élément s'effondrait, tout allait disparaître. Aujourd'hui, les derniers vestiges de la tour ne seraient plus qu'un tas de pierres et même la fameuse légende du diable de Brison, remontant aux croisades, n'aurait plus de raison d'être.

On pouvait dire que « presque dix siècles

d'histoire ne tenaient plus qu'à dix centimètres de prise d'une seule pierre. »

Un constat s'imposait, il fallait réagir. Vu l'urgence et l'ampleur des travaux de consolidation à réaliser, il fallait agir vite et fort. Mais, comment s'y prendre en n'étant ni historien, ni banquier, ni habitant de Sanilhac ? Heureusement que le collège technique, les chantiers paternels chaque été, puis l'énergie atomique mènent à tout !

Création de l'association

De retour le soir à la vogue, puis durant les semaines suivantes, je me suis renseigné partout.

Jean Tourrel m'a indiqué qu'il collectionnait les cartes postales anciennes concernant Brison. Cela a représenté la seule référence pour reconstituer certaines parties qui existaient encore vers 1900, où la dégradation était déjà importante, suite à trois siècles d'abandon. En effet, après la fin des guerres de Religion, cette forteresse stratégique (800 mètres d'altitude), avec ses trois tours et son enceinte, ne présentait plus d'intérêt. M. Pierre Exbrayat a écrit l'histoire de cet ouvrage guerrier qui pouvait communiquer avec les tours de Montréal, de Fanjau à Largentière et peut-être de Mirabel.

Nous avons pris contact avec M. Chalbos, maire de Sanilhac, qui a réagi favorablement. La commune pouvait jouer un rôle important, vu que ce plateau rocheux et la tour étaient propriété communale depuis une dizaine d'années. Vu les dangers qu'elle présentait, l'ancien propriétaire l'avait cédée pour un prix symbolique. Cet achat avait été voté de justesse (6 voix contre 5), grâce entre autres à M. Balazuc, sensible à l'aspect patrimonial.

Les objections étaient compréhensibles car, à l'époque, le patrimoine était peu considéré. De plus, pour une commune pauvre, acheter un ouvrage dangereux qui n'était d'aucun rapport et a priori inutilisable n'allait pas de soi. Heureusement, l'achat a été conclu. Sans cela, il n'y aurait eu aucune possibilité d'obtention d'argent public pour un bien privé.

Pour avancer, il fallait créer une structure (association) pour marcher main dans la main avec la municipalité. L'association étant bien pourvue en techniciens (M. Jack Pical, etc.) pouvait alors jouer le rôle de bureau d'études pour cette opération complexe. C'est ce qui a été fait... et qui continue comme au premier jour.

Si la tour est implantée à Sanilhac, son rayonnement concerne tout le canton et au-delà.

Pour mobiliser les bonnes volontés, M. Chabanel, ancien maire de Laurac et conseiller général a publié l'article choc « Brison ne doit pas mourir » dans Le Dauphiné libéré. En nous inspirant des statuts de l'association drômoise



Ce qu'il restait de la tour en 1989...



La clé de voûte dont la chute aurait entraîné l'effondrement de l'ensemble

« Allan, pierres et mémoires » qui reconstruit le vieux village et avec l'appui de la sous-préfecture, nous avons rédigé les nôtres. Fin 1989 l'association était créée.

Il faut rappeler, entre autres, le rôle important joué par M. Jack Pical dans cette véritable aventure, parfois mouvementée. Cet enfant de Sanilhac, ingénieur « Gadz'Arts » jouait déjà à Brison en 1914... Plus tard, celui-ci s'est beaucoup intéressé à l'histoire et au patrimoine local. C'est avec un grand enthousiasme que 75 ans plus tard M. Pical a participé activement au projet. Que de soirées passées sur la géométrie des divers planchers, des pentes, des enchaînements d'escaliers, etc. En 1994, les escaliers intérieurs n'étaient pas réalisés. On



Visite de la Sauvegarde en octobre 2000.

De gauche à droite, R. Brugère, P. Exbrayat, G. Delubac et M. Olivier.

grimpeait encore par des échelles, mais nous étions tous au sommet de la tour auprès de M. Pical pour arroser là-haut ses 90 ans.

Entre temps et lors de la formation du bureau, j'avais découvert l'existence de la Sauvegarde, puis fait connaissance de M. Exbrayat et du colonel Cellier de Largentière. M. Cellier connaissait bien Brison depuis son enfance et était secrétaire de la Société de Sauvegarde. Il a tout de suite approuvé notre projet de consolidation de la base afin d'empêcher cet édifice emblématique (dit parfois « le phare de la Basse-Ardèche ») de disparaître.

En effet, au départ, il s'agissait dans l'urgence de consolider la base puis, si possible, de reconstituer une petite partie.

Premiers travaux (1990)

Pour atteindre cet objectif, la commune a accepté de mettre 50 000 F (7 622 €) au budget de 1990 ; cela représentait une somme importante pour un village de 300 habitants. M. Cellier a défendu notre dossier avec succès auprès de la Sauvegarde. Son président, le général de Pampelonne et le conseil d'administration ont accepté de nous soutenir au maximum possible, soit 50 000 francs. Ainsi, en doublant la mise, le premier chantier (entreprise Pierre Mouraret) de 100 000 francs a permis de combler la grande brèche du mur ouest, de reprendre le mur est comportant la fente avec armature

métallique et réfection du parement intérieur. Enfin, la reconstitution de la porte sud a permis de ceinturer et stabiliser la base. Après ces travaux, l'ouvrage était renforcé et métamorphosé. Ce qui hier n'était que ruine et instabilité était devenu une base de hauteur limitée, mais très saine.

La Sauvegarde a alors organisé une sortie-visite à Brison et chacun a pu constater le résultat spectaculaire de ce soutien.

Projet commun avec le SDIS

En 1991, le SDIS 07 (Service départemental d'incendie et de secours) et la DDAF (Direction départementale de l'agriculture et de la forêt) souhaitaient améliorer la surveillance incendie des forêts dans notre zone. Jusqu'alors, en juillet-août, les guetteurs logeaient dans une caravane et faisaient des rondes autour du plateau rocheux. Cela était peu efficace. Le SDIS souhaitait réaliser une tour de vigie fonctionnelle. Cela pouvait être du type mirador (comme à Vals-Sainte-Marguerite) ou bâtiment plus Velux (comme au Serre de Barre-Les Vans). Plutôt que de construire un ouvrage inconfortable et inesthétique (mirador) ou peu efficace (Velux), il était plus logique d'envisager un projet commun à partir de la tour, projet consistant à poursuivre la reconstruction de la tour en y intégrant un poste de vigie. Cela en vue de répondre au double objectif de réhabilitation du patrimoine et de réalisation d'une vigie fonctionnelle.

Au Conseil général, M. André Monteil a défendu une certaine majoration de l'enveloppe initiale afin de satisfaire ces deux conditions. Cela représentait un apport d'environ 500 000 F. Le principe du projet commun a été admis par les divers partenaires (SDIS, DDA, Conseil général, préfecture, municipalité, etc. et bien sûr l'association). Pour l'association, c'était là une occasion exceptionnelle pour permettre de reconstruire, au moins partiellement, cette tour. Mais pour concrétiser les choses, il restait à élaborer un projet répondant bien à tous les objectifs. A priori, c'était faisable, sachant qu'à huit siècles d'intervalle cette tour pouvait retrouver sa mission initiale. Du XII^e au XVI^e siècle, elle permettait de guetter l'arrivée d'un ennemi : bandits attaquant les mines de Largentière, catholiques surveillant les protestants... ou inversement. En 1991, il s'agissait de guetter les départs de feu qui, eux, se camouflent moins. Globalement, on retrouvait donc le même objectif.



Mise en place de la toiture

Réalisations

Pour avancer ce projet, le SDIS (capitaine Soubrillard) nous a précisé le cahier des charges permettant de répondre à ses besoins. Ceux-ci tenaient en deux points principaux :

- Visibilité à 360° analogue à celle d'une

tour de contrôle aérien. Avec le poste de vigie totalement vitré, placé au niveau 12 mètres, nous avons répondu à cette condition essentielle.

- Habitabilité : avec la vaste salle de repos (couchage, cuisine) de 20 m², au niveau 9 mètres, nous avons satisfait ce besoin.

De plus, il fallait prévoir une toiture au-dessus du poste de vigie, cela pour qu'en juillet-août les guetteurs soient protégés du soleil. Pour cette raison, nous avons réalisé un toit à quatre pentes reposant sur poteaux, un type « calabert » à la fois efficace et plausible à l'époque.

Pour ce qui concerne l'association, ainsi que la Sauvegarde, la commune, etc., il s'agissait de remonter la tour en respectant l'architecture d'origine. Cela impliquait nécessairement de reconstruire les parements extérieurs en pierre de grès. Trouver assez de pierres de nature et de taille convenables n'a pas été facile. Malgré ces difficultés, nous avons tenu aussi à réaliser tous les parements intérieurs en pierre de qualité.

On ignore la hauteur initiale de cette tour au XII^e siècle. Vers 1900 (premières cartes postales), elle était déjà très dégradée et le pan de mur le plus haut atteignait 12 mètres, par rapport au seuil d'entrée. Nous avons reconstruit la tour à cette hauteur et elle se décompose en cinq niveaux. Pour les parties reconstruites, nous avons décalé les parements intérieurs à chaque niveau, ceci afin d'augmenter les surfaces des planchers et de laisser place à des escaliers. Ainsi on passe de 8 m² au niveau bas (-3m, machinerie) à 24 m² sur la dalle à +11 m du poste de vigie.

Ce projet global a été entériné par tous les partenaires et les travaux communs avec le SDIS ont pu démarrer en 1992. Les murs ont été reconstruits et en juin 1993 la tour a pu être coiffée de façon spectaculaire par un camion-grue qui a hissé en bloc la charpente et la toiture assemblées au sol par M. Mialon, compagnon du Tour de France.

La vigie devenait opérationnelle pour les guetteurs, mais beaucoup de travaux de second œuvre (plancher définitif, divers escaliers, etc.) se sont poursuivis les années suivantes. L'accès à la porte d'entrée restait encore précaire. En 1997, nous avons entrepris de dégager quelques éboulis afin d'implanter un escalier au sud de la tour. Nous avons alors eu la surprise de mettre au jour une citerne (environ 3 m³) creusée dans le rocher et entourée de murs de protection. Cela changeait tout... L'année suivante, nous avons reconstruit les parties de murs disparues, ainsi que la voûte de protection de cette réserve d'eau. Par la suite, nous avons conçu un escalier adapté à cette nouvelle configuration, avant de le réaliser en pierre de grès. On pense qu'à l'origine, pour favoriser la défense, il devait y avoir une simple échelle d'accès à retirer en cas de conflit.



État actuel

Aménagements du site – Bilan global fin 2011

Depuis les années 2000, nos travaux portent principalement sur l'aménagement du site. Celui-ci comportait trois tours, la tour sud aujourd'hui reconstruite, la tour nord dont il restait la base (rénovation en cours) et la tour est dont on ne voit plus la trace...

Au milieu du XVIII^e siècle, le « château neuf » (aujourd'hui en ruine) a été construit à proximité. Depuis un ou deux siècles, le site guerrier de Brison était à l'abandon. Il a dû alors être utilisé comme carrière de pierres...

Nos derniers travaux ont porté sur quelques reconstructions de remparts, sur la réfection totale de la calade d'accès, puis sur la rénovation, toujours en cours, des quatre côtés de la base de la tour nord.

La commune et l'association n'ont pas les moyens de tout financer. Nous ne détaillerons pas ici toutes les démarches lancées pour obtenir chaque année des compléments. Rappelons simplement que la Sauvegarde nous a apporté une deuxième aide, puis que le premier prix (50 000 francs) au concours du patrimoine Rhône-alpin a été très utile. En 2010, 2011 et 2012, nous avons reçu une subvention (66%) du Sithere (Président-fondateur J.-C. Flory), dans le cadre du PEP3, c'est-

à-dire Pôle d'Économie du Patrimoine. L'Ardèche est un département très touristique ; le PEP part du principe que le patrimoine a des retombées importantes sur l'économie locale. Depuis le premier chantier (1990) jusqu'aux récents travaux (fin 2011), le total des investissements s'élève à 306 000 € en 22 ans.

Robert BRUGÈRE

Président-fondateur de l'association des Amis de la Tour de Brison
Mairie - 07110 SANILHAC



La légende de la Tour de Brison

Le sire de Brison, combattant aux croisades, apprend que sa femme va épouser un autre seigneur. Il fait un pacte avec le Diable qui le transporte en une nuit de Palestine en Vivarais, juste à temps pour empêcher le mariage. Brison se bat avec son rival et tous deux meurent, mais Brison a le temps de se réconcilier avec Dieu et manque ainsi de parole à Lucifer qui, de dépit, emporte une pierre de la tour et vient toutes les années, le même jour, à la même heure, en emporter une autre.

Et la légende ajoute que lorsque la dernière pierre aura disparu, ce sera la fin du monde...

Dessin de Michel Rouvière

Tous droits de reproduction exclusivement réservés à l'association « Les Amis de la Tour de Brison »

La tuile-canal : un patrimoine menacé

Rappel technique et historique

La tuile terre cuite est un matériau de couverture à base d'argile. Elle est la composante dominante pour couvrir les habitations en France jusqu'aux années 1955 générant les grands ensembles et la rénovation urbaine. Elle nécessite un support en pente sous forme de charpente généralement en bois.

A contrario d'autres matériaux naturels (et d'usage ancien comme la pierre, le chaume, le bois), la tuile subit une phase de transformation de l'argile par la cuisson pour trouver la dureté suffisante.

La tuile de terre cuite est certainement le matériau le plus ancien pour des toitures en pente dans le monde et trouverait ses origines en Chine vers 2700 ans avant J.-C.¹.

La tuile plate est généralement présente dans le nord et l'ouest de la

France sur des toitures relativement pentues alors que la tuile canal est très adaptée aux faibles pentes et concerne la quasi-totalité des régions méridionales françaises².

Les Romains généralisèrent son usage, que ce soit pour l'habitation ainsi que leur patio à portique conservant la fraîcheur³ comme pour couvrir des entrepôts de grande surface. Son principe répond, par la combinaison de deux mêmes moules ou modules à pose inversée et retournée⁴, à créer un couloir pour le recueil de l'eau et un couvert fixé au crochet qui assure la jonction des coulants.

Quelques variations subtiles sont possibles en terme de longueur (entre 40 et 50 cm), de galbe et de teintes (voire de vernis).



Largentière - Restauration du toit de la sacristie par ABF. Entreprise Le Ny 2009



Ardoix - Tour de la maison forte de Manoba

La tuile canal dans le paysage ardéchois

Elle caractérise généralement un paysage méridional avec des toitures d'une grande unité de teintes et d'aspect tout en introduisant des effets ondulatoires intéressants.

Elle a longtemps été le matériau dominant en Ardèche, y compris en moyenne montagne là où les toitures sont encore à faible pente.

Elle a le grand mérite, au regard d'autres matériaux, d'être d'une grande durabilité, d'un coût compétitif, de s'adapter facilement à l'architecture traditionnelle comme à l'expression régionaliste attachée à cette expression⁵ dès lors que les formes sont simples, ce qui est généralement recherché.

Évolution récente

Néanmoins, la tuile canal est concurrencée par les nouvelles tuiles à emboîtement agrémentées d'accessoires permettant une pose rapide et garantissant une meilleure étanchéité grâce au processus d'industrialisation et s'adaptant sur tout type de bâtiments tradition-



Maison forte de Montsevery - Lelong, travaux de couverture (2011)

nel comme moderne⁶.

De plus, les industriels ont développé récemment des tuiles reproduisant au mieux le galbe inférieur assimilé au canal en plus d'un pressage plus abouti (tuile ingélive) qui garantit la pose en altitude⁷.

5- Ce langage architectural évoluera certainement vers le toit terrasse (végétalisé cette fois) qui sera certainement (à nouveau) l'apanage de l'architecture contemporaine en contrepoint à la sempiternelle figure pastiche.

6- Inversement certaines tuiles à emboîtement dites « Marseillaises » présentes dès 1855 pendant au moins 100 ans, sont substituées par de la canal à emboîtement faussement traditionnel : in article « La tuile à emboîtement » par le CICP (2011) et le cas du site tuilier originel de l'Estaque à Marseille.

7- Tuile certifiée Norme Française Montagne.

1- Documentation « Réabilis Canal » de Imérys.

2- On trouve des exemples surprenants de l'usage de la tuile canal dans toute l'Europe, y compris sur de fortes pentes nécessitant une fixation particulière.

3- Voir des sites rhodaniens, dont Saint-Romain-en-Gal.

4- À l'origine, le courant est plus large puisqu'il s'inspire des tegulae romaines (tuiles d'aspect plat à bord rabattu) supportant l'imbrices

La charpente : une technique à valoriser

La tuile canal pourrait retrouver une certaine noblesse et un intérêt avéré dès lors que les ouvrages de charpente seraient plus élaborés ou tout au moins aboutis avec une logique architecturale et technique jusque dans le traitement formel du galbe, jusque dans celui des avant-toits en bois⁸, notamment pour exprimer un volume du comble utilisable.

En effet, tant que l'on se limitera à masquer ces ouvrages par des faux plafonds horizontaux intérieurs et un effet de génoise, le rôle d'une couverture en tuiles ne sera considéré que comme simple élément fonctionnel.

Principe de pose : des règles strictes à respecter

Si la tuile canal est mieux adaptée aux volumes simples, c'est principalement en raison de l'effet couloir recherché pour l'évacuation de l'eau, ce qui a induit préférentiellement un type de forme, à savoir le toit en bâtière. Cela en limita l'usage fin XIX^e siècle et au XX^e siècle notamment, car l'on recherchait des formes exubérantes en toiture avec de nombreuses lucarnes, coupoles, brisis, sans parler des pentes variables⁹.

La pose traditionnelle¹⁰ débute par une ligne d'égout et se poursuit vers le faîtage. Les points singuliers comme les rives sont à surveiller afin d'assurer un bon raccord maçonné au mur, sans tuile à rabat, mais au mortier voire avec une tuile de renvoi d'eau. De même le faîtage est traité en auget maçonné afin d'obtenir un bon écoulement de l'eau.

La mise en œuvre de la couverture peut se faire sur chevrons triangulaires ou cabrons sur lesquels on pose la tuile de courant en auget fixée par de longs crochets ; le recouvrement est réalisé par une tuile de couvert fixée au crochet en S. Actuellement, on privilégie une pose sur un support en lattis déterminant le pureau, c'est pourquoi la tuile à tenon (ou à talon) est facile d'emploi et évite tout glissement¹¹.

8- Des recherches ciblées sur le couloir rhodanien ont démontré que, malgré l'absence de bois d'oeuvre local, on dénombrait quelques charpentes intéressantes et spécifiques illustrant notamment le fait que l'avant-toit était présent (nonobstant le principe de la corniche en pierre, puis du développement de la génoise) ; in Bilan scientifique 2008, page 49, SRA DRAC - MCC 2009.

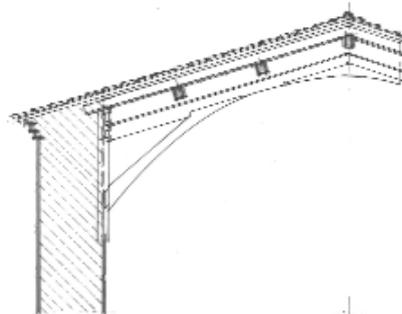
9- Or la tuile canal s'adapte à des pentes faibles jusqu'à 30% ; voir les règles du DTU 40-22.

10- Voir la fiche conseil du STAP07 concernant la tuile canal en illustration.

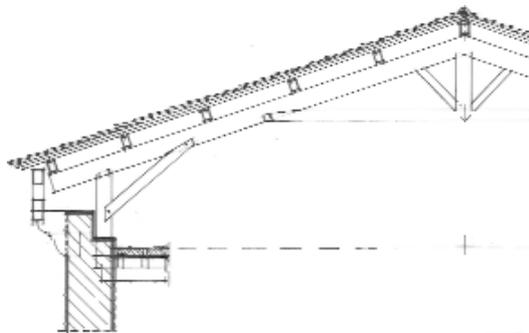
11- Une pratique trop courante s'oriente vers une plaque de sous-toiture (dite PST) nivelant la toiture après calage, destinée à recevoir des tuiles canal de couvert, y compris de récupération, mais



Paysage de tuiles canal et autres à Brès (com.de Payzac)



Coupe de l'ancienne église Saint-Sornin, aujourd'hui musée des mariniers à Serrières (dessin Ph. Ganion)



Coupe du grand comble de la maison forte de Montsevernny à Prades (propriété privée) (dessin Ph. Ganion)

Réfection d'une couverture

La réutilisation de tuiles anciennes doit se limiter au couvert et en aucun cas au courant ; la tuile à tenons est à privilégier absolument en rénovation. Néanmoins, l'analyse de la charpente est trop souvent négligée au stade du projet, ce qui aboutit à minimiser les désordres, à réaliser un bricolage nuisant à la qualité générale sous prétexte que l'ouvrage ne présente que peu d'intérêt.

Or, dans une période où les questions des économies d'énergie et du prix du mètre carré se posent crucialement, il est opportun de s'interroger sur la problématique de l'isolation et de l'utilisation des combles, ainsi que de l'opportunité d'exploiter les volumes disponibles sous le toit avec une géométrie de charpente adaptée,¹² ce qui tendrait inéluctablement à valoriser la construction neuve.

Conclusion

La tuile canal est un produit en constante évolution¹³ que les tuiliers essayent de faire émerger au sein d'un marché tendu ciblant essentiellement les produits à emboîtement. Mais elle souffre également d'une mauvaise réputation liée aux défauts de pose et d'étanchéité qui ne sera contrée que si les prescripteurs s'intéressent (encore) à ce matériau et encouragent le modèle « canal », d'une part pour préserver un paysage régional, mais surtout si les entreprises valorisent leur prestation, proposent des étanchéités associées et améliorent leur méthode de mise en œuvre pour pallier les malfaçons et défauts classiques d'étanchéité mais aussi

baissent leur prix, faute de quoi cette technique sera inexorablement vouée à l'abandon.

Le choix de la tuile canal est un acte personnel en faveur du patrimoine, mais un enjeu collectif qui demande – par rapport à d'autres produits standardisés – plus de sérieux et de connaissance des normes techniques de pose et une formation des couvreurs sans faille, mais qui en contre-partie valorise le paysage et le travail de l'entreprise.

Philippe GANION
Architecte des Bâtiments de France de l'Ardèche

souvent sans respect du document d'application en vigueur précisant le nombre d'appuis, la fixation des tuiles et les éléments d'étanchéité.

12- Voir le dessin en coupe de deux charpentes dont l'une à volume ouvert dans l'ancienne église Saint-Sornin, aujourd'hui musée des mariniers à Serrières, ou dans le comble de la maison forte de Montsevernny à Prades (propriété privée).

13- Notamment dans la technique de pressage des terres, le mode de fixation et la pose associée à un écran de sous-toiture et d'étanchéité.

Prochaines sorties

- **Samedi 14 avril** : *Assemblée générale.*

Le matin, visite du village de Saint-Thomé. Accès : Sur la D 107, au rond-point des Crottes, franchir le pont, direction « Saint-Thomé chef-lieu », suivre jusqu'au parking fléché dans un champ à l'entrée du village.

Accueil à 9 h 30 par M. et Mme de Beaulieu, adjointe au maire. Visite du village (église Saint-Thomas, château, ancienne église Saint-Sébastien...) - Apéritif offert par la municipalité - Repas à Alba (salle polyvalente).

L'après-midi, assemblée générale à Valvignères et visite du village.

- **Jeudi 10 mai** : *Rendez-vous de la Sauvegarde* à Quintenas, Manoha et Notre-Dame d'Ay.

RV à 9 h 30 devant l'église de Quintenas. (Parking dans la cour du presbytère derrière l'église). Visite de l'église et du village. Visite de la maison forte de Manoha (commune d'Ardoix).

Le repas *tiré du panier* sera pris dans une salle mise à notre disposition par la municipalité de Quintenas.

L'après-midi, visite de Notre-Dame d'Ay.

- **Samedi 16 juin** : *Journée du Patrimoine de Pays*, en association avec le Sithere, à Nieigles, Ailhon et Mercuer.

RV à 10 h sur le parking de Pont-de-Labeaume (au bord de l'Ardèche). Visite de l'église de Nieigles sous la conduite de M. Jean Ried, président des « Amis de Nieigles ». *Repas tiré du panier.* L'après-midi, visite des églises d'Ailhon et Mercuer.

- **Dimanche 8 juillet** : *Journée champêtre au Chaussadis.*

RV à 11h au Chaussadis (Sur la N 102 prendre, presque en face de l'embranchement vers Pradelles, la D 500, direction Saint-Paul-de-Tartas. Traverser Saint-Paul et faire encore environ 2,5 km dans la direction du Monastier pour atteindre le Chaussadis). L'après-midi, visite des églises de Lachapelle-Graillouse et d'Issarlès. Aperçu de quelques maisons fortes.

Colloque

« *Les monastères de la Montagne et leur impact sur la vie sociale, économique, politique, culturelle* »

Les 7, 8 et 9 septembre 2012 à l'abbaye Notre-Dame des Neiges

L'organisation de ce colloque, déjà annoncé dans notre précédent numéro, se poursuit dans de bonnes conditions.

La conférence d'introduction sera donnée par M. Daniel Le Blévec, professeur à l'Université Paul Valéry de Montpellier, sous le titre : « Les moines et la Montagne au Moyen Âge - Bilan historiographique et mise en perspective ».

Une quinzaine de communications est prévue, faisant appel à des spécialistes des quatre domaines envisagés dans le thème du colloque. Une dizaine est d'ores et déjà définitivement arrêtée.

Ces communications auront lieu le vendredi et le samedi. La journée du dimanche sera organisée ainsi :

- Matin, visite guidée de l'abbaye de Mazan

- Repas à la ferme de La Besse

- Après-midi, visite de la ferme de La Besse - Démonstration sur la taille de la louse.

Le programme complet du colloque et le bulletin d'inscription seront joints au prochain numéro de *Patrimoine d'Ardèche*.

Pour adhérer à la Sauvegarde, c'est très simple :

Vous envoyez à l'adresse de l'association, 18 place Louis Rioufol 07240 VERNOUX-EN-VIVARAIS :

- vos nom, prénom(s) et adresse complète. (Vous recevrez *Patrimoine d'Ardèche* à l'adresse indiquée.)

- un chèque du montant de la cotisation annuelle, soit 20 € pour une personne seule, 28 € pour un couple ou une collectivité.

Vous pouvez également trouver sur www.patrimoine-ardeche.com un formulaire vous permettant d'éditer un bulletin d'adhésion prêt à être envoyé. (N'oubliez pas d'y joindre votre chèque !)

Crédits photographiques

P. Bousquet : p. 1, 5 (bas), 6 (col. 1)

D. de Brion : p. 2, 3, 4, 5 (haut), 6 (col. 2)

R. Brugère : p. 7, 8 (bas)

Ph. Ganion : p. 10, 11

M. Rouvière : p. 8 (haut), 9

La Sauvegarde laisse aux auteurs la responsabilité de leurs propos.

Patrimoine d'Ardèche

Société de Sauvegarde des monuments
anciens de l'Ardèche

Siège Social :

Archives départementales de l'Ardèche
Place André Malraux - PRIVAS

Adresse postale :

18 place Louis Rioufol
07240 VERNOUX-EN-VIVARAIS

Directeur de la publication

Pierre COURT

Comité de rédaction :

M. d'Augustin - M. Bousquet - P. Bousquet
B. de Brion - D. de Brion - P. Court -
G. Delubac - J. Dugrenot - A. Fambon
J. Fournet-Payard - C. Hotoléan

Réalisation : C. Bousquet

Impression : Print Concept, Traverse de la
Bourgade 13400 Aubagne

ISSN : 2101-6771 - Dépôt légal à parution.



ardèche
LE CONSEIL GÉNÉRAL

Patrimoine d'Ardèche bénéficie du soutien du Conseil général de l'Ardèche et du Sithere